

## Influences prédicatives et conséquences référentielles : un aspect de l'approche terministe de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle

*Frédéric Goubier*

Pour une part, l'ambition de la théorie des propriétés des termes est de pouvoir associer à chaque situation référentielle, à chaque état sémantique du groupe sujet, une configuration syntaxique. Les propriétés des termes constituent les outils de description de l'état sémantique du sujet, en tant que celui-ci est le résultat de la conjonction entre des aptitudes intrinsèques et des influences contextuelles. Ainsi la *suppositio*, et l'*appellatio* sont plus spécifiquement chargées de l'évaluation des conséquences sur la référence du sujet de l'influence due aux termes de la proposition, en association avec la *distributio*, la *restrictio* et l'*ampliatio*, qui décrivent la façon dont s'effectuent ces influences.

Le fonctionnement général de la théorie des propriétés des termes, comme de la plupart de ses particularités techniques, a déjà été précisément décrit et analysé. Nous nous interresserons ici simplement à certains aspects de cette approche en termes de conséquences sur l'état référentiel du sujet : tout particulièrement à la façon dont certaines difficultés techniques relatives au traitement de l'influence du groupe prédicat y sont appréhendées. On en abordera essentiellement trois, qui tournent autour de l'intégration de référents non-existants à la référence du sujet : la référence vide et la prédication de non-existence, les termes référant à des choses actuellement non-existantes, les propositions au présent vraies d'individus non-existants. A ces trois difficultés correspondent des réponses distinctes, dont certaines proposent une appréhension 'globale' des phénomènes de délimitation de l'amplitude référentielle du sujet par le prédicat, en recourant à des procédures qui évoquent certains aspects de la notion contemporaine de fonction<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Que l'on prendra en son sens le plus élémentaire de prédicat instanciable – un élargissement à partir de A. N. Whitehead & B. Russell 1910.

*Les outils d'évaluation des conséquences des influences sémantiques sur  
l'état référentiel du sujet*

La présentation des propriétés des termes dans la littérature summuliste repose sur une organisation des phénomènes sémantiques en deux étapes, en premier lieu ceux qui interviennent dans la détermination du mode de la supposition puis, au sein du mode 'personnel', ceux qui modifient son volume. A ce deuxième stade sont distingués au cas par cas les phénomènes internes au groupe sujet de ceux qui s'exercent du prédicat vers le sujet, dans le cadre d'une explicitation des concepts de restriction et d'ampliation. La *suppositio*, propriété des termes nominaux, effectue la synthèse des conséquences de ces deux strates d'influences. L'*appellatio*, elle aussi liée aux substantifs, intervient plus spécifiquement dans l'appréhension des conséquences de certains types d'influences, relatives à la présence ou l'absence de référents. *Suppositio* et *appellatio* diffèrent tant par la façon dont elles évaluent l'état référentiel que par leur place respective dans l'analyse de l'économie des relations sémantiques. La *copulatio*, formant couple avec la supposition, est la propriété justifiant l'influence exercée par les termes adjectivaux sur la supposition du terme auquel ils se rapportent – les auteurs n'y ont jamais recours dans l'analyse des énoncés, on la laissera donc de côté.

Au croisement des plans syntaxique et sémantique, la supposition décrit la référence d'un terme en tant qu'elle est déterminée par le contexte syntaxique au sein duquel il s'inscrit : elle a vocation à répertorier toutes les 'situations référentielles' possibles dans la langue. La supposition possède ainsi un triple caractère, dont chaque aspect est intrinsèquement liée aux autres : référence, substantivité, positionnement-sous. Les auteurs terministes, dans leur présentation de la notion, insistent sur l'un ou l'autre de ces aspects. Le caractère référentiel est mis en avant par Pierre d'Espagne<sup>2</sup> et par Lambert d'Auxerre<sup>3</sup>. La dimension 'substantive', qui exprime la spécificité de cette relation référentielle, celle de constituer une référence stable et autonome – apte et destinée à

---

<sup>2</sup> Pierre d'Espagne [Peter of Spain], *Tractatus*, éd. L. M. De Rijk 1972, p. 80 : 8-9.

<sup>3</sup> Lambert d'Auxerre [Lamberto d'Auxerre], *Logica*, éd. F. Alessio 1971, p. 206.

supporter le poids d'une prédication – est proposée par la *Dialectica Monacensis*, la *Logica 'Cum sit nostra'*<sup>4</sup>, la *Logica 'Ut dicit'*<sup>5</sup>, et Nicolas de Paris<sup>6</sup>. D'autres auteurs enfin exploitent le caractère relationnel, syntaxique, de la supposition, en insistant sur le fait que supposer, c'est être placé dans une relation subjective, à partir et en fonction de laquelle la référence s'effectue – ainsi du *Tractatus de proprietatibus sermonum*<sup>7</sup>, et de Guillaume de Sherwood, au travers de sa distinction entre *suppositio in habitu* et *suppositio in actu*<sup>8</sup>.

C'est la conjonction de ces trois aspects qui permet à la supposition d'être cet outil de mesure des influences syntaxiques, d'enregistrer le résultat sémantique d'une situation syntaxique. Le point a déjà été relevé<sup>9</sup>, mais mérite que l'on insiste : il ne s'agit pas de poser que le sujet suppose pour ce dont on parle, ou pour ce qui vérifie la proposition, mais qu'il le fasse pour un ensemble délimité, au sein duquel doivent se trouver les vérificateurs. Ainsi quand il s'agit de supposition personnelle, pour des individus, la supposition fournit une unique délimitation pour différents modes d'accès aux référents : entre supposition déterminée et supposition confuse, i.e. entre quantification existentielle et quantification universelle, l'amplitude extensionnelle est la même, seul le statut des référent en regard des exigences de vérification de la proposition change, déterminé par la quantification. Bref, dans le cas d'une quantification existentielle, la supposition inclut potentiellement aussi bien vérificateurs que falsificateurs – elle est délimitation avec mention du type de quantification. Ou plus exactement, dans le cadre des modes de la supposition personnelle, elle offre à une redélimitation par les autres éléments de la proposition un ensemble initial, accompagné d'une quantification.

Les auteurs divergent sur le choix de cet ensemble initial, et dans leurs divergences on retrouve les priorités accordées à tel ou tel aspect dans la présentation définitoire de la supposition : ensemble des référents pris exhaustivement pour ceux qui insistent sur le caractère référentiel,

<sup>4</sup> An. *Logica 'Cum sit Nostra'*, éd. L. M. De Rijk 1967, p. 446 : 17-18.

<sup>5</sup> An. *Logica 'Ut dicit'*, éd. L. M. De Rijk 1967, p. 408 : 26-27.

<sup>6</sup> Nicolas de Paris [Nicholas of Paris] *Summe Metenses*, éd. L. M. De Rijk 1962, p. 455.

<sup>7</sup> An. *Tractatus de proprietatibus sermonum*, éd. L. M. De Rijk 1967, p. 711 : 10-19.

<sup>8</sup> Guillaume de Sherwood [William of Sherwood], *Introductiones in Logicam*, éd. H. Brands & C. Kann, pp. 132 : 5-134 : 14.

<sup>9</sup> Cf en particulier la réponse de T. K. Scott 1966 à P. T. Geach 1962.

ensemble des référents présents pour les adeptes de la contextualité – supposition naturelle contre supposition au présent, Jean le Page<sup>10</sup>, Pierre d’Espagne<sup>11</sup> contre Guillaume de Sherwood<sup>12</sup> et Roger Bacon<sup>13</sup>.

### *L’appellation*

L’appellation constitue l’autre outil appliqué à la détermination du statut référentiel des termes ou groupes nominaux. Elle est un objet étrange, qui semble sortir du schéma décrit plus haut et n’entrer dans aucun autre. Les logiciens du XIII<sup>e</sup> sont unanimes à la considérer de la façon la plus élémentaire comme le lien d’un terme à ses référents actuellement existants. Mais être une dénotation des choses existantes dans le cadre d’une théorie de la référence fondée sur un autre concept – la supposition – n’est pas une position toujours confortable. Et l’unanimité disparaît dès que l’on cherche à répondre à des questions simples portant sur sa relation à la supposition, sur les modalités et le rôle de cette référence. L’examen des définitions laisse apparaître quelques grandes tendances qui peuvent être interprétées comme des choix de modes de détermination d’une amplitude référentielle. S’il n’y a pas ici polémique sur le volume, usuellement considéré comme limité aux référents existants, la délimitation de ce volume peut être associée à des facteurs différents. Elle peut être (1) attribuée au phénomène de restriction, avec la supposition comme cadre : Lambert d’Auxerre<sup>14</sup>, et avant lui l’auteur du *Tractatus de proprietatibus sermonum*<sup>15</sup>, ainsi que Nicolas de Paris<sup>16</sup> perçoivent l’appellation comme une variété de supposition restreinte aux existants. La délimitation peut aussi (2) être posée comme telle, sans mention de conditions syntaxiques : elle constitue alors une extension aux contours prédéterminés. Pierre d’Espagne<sup>17</sup> adopte cette position – son approche de l’influence prédicative l’oblige à refuser le principe

---

<sup>10</sup> Jean le Page, *Appellationes*, éd. A. de Libera 1985, p. 211.

<sup>11</sup> *Tractatus*, op. cit., p. 81 : 2-3.

<sup>12</sup> *Intr. in logicam*, op. cit., V, p. 164 : 438-439.

<sup>13</sup> Roger Bacon, *Summule dialectices*, éd. A. de Libera 1986, pp. 278-279.

<sup>14</sup> Lambert d’Auxerre, *De appellatione (Summa Lamberti VIII)*, éd. A. de Libera 1984, p. 211.

<sup>15</sup> *Tractatus de proprietatibus sermonum*, éd. L. M. de Rijk 1967, p. 722 : 35-723 : 2.

<sup>16</sup> *Summe Metenses*, op. cit., p. 458.

<sup>17</sup> *Tractatus*, op. cit., p. 197 : 1-7.

d'une intervention de la signification du verbe sur le volume de la supposition du sujet, i.e. lui interdit de considérer l'appellation comme une supposition particulière, restreinte aux existants par la signification du verbe « être ».

Une option enfin (3), largement répandue, consiste à proposer une condition d'appartenance à l'ensemble des *appellata* : est un *appellatum* d'un terme N tout objet dont le nom propre ou un démonstratif vérifie une proposition dont N est le prédicat. L'appellation est alors conçue comme une fonction, formalisée *via* des notions comme la prédicabilité, ou la 'convenance' du terme à ses référents. Elle est suffisamment répandue dans le cadre terministe<sup>18</sup> pour que l'on s'arrête sur une de ses expressions, par exemple celle de Guillaume de Sherwood :

Appellatio autem est praesens convenientia termini, i.e. proprietas secundum quam significatum termini potest dici de aliquo mediante hoc verbo « est »<sup>19</sup>.

Ce qui revient à dire que l'individu A est un *appellatum* du terme « *homo* », dans la mesure où la proposition « *A est homo* » est vraie. Le principe d'une référence aux objets auxquels le terme convient *per appellationem* – quand il en est prédiqué – se trouve déjà mis en exergue au XII<sup>e</sup> siècle, dans l'*Ars Meliduna*<sup>20</sup> et dans les *Fallacie Parvipontane*<sup>21</sup>. Et, de fait, à la source de cette conception de l'appellation il y a l'idée même de ce qu'est *appeler* quelque chose : prédiquer, attribuer un nom. L'appellation est en quelque sorte un pur lien, d'un type nettement différent de la supposition : un lien de nomination qui n'est pas le lien aux choses dont on parle en tant qu'on en parle, mais aux choses que nomme le terme, qui portent actuellement son nom – dont le nom est prédicable au présent. Les relations 'a est N', où 'a' est un nom propre ou un déictique, et 'N appelle a' sont parfaitement commutables. Elles expriment l'acte de nomination d'un objet individuel. Cette définition de l'appellation nous intéresse ici plus particulièrement, dans la mesure où elle est non seulement l'une des plus répandue, aussi bien chez les

---

<sup>18</sup> On la trouve dans le *Tract. de propr. serm.*, *op. cit.* p. 722 : 26-27 ; la *Dialectica monacensis*, éd. L. M. de Rijk 1967, p. 616 : 21-22 ; les *Introductiones Parisienses*, éd. L. M. De Rijk 1967, p. 371 : 23-24 ; la *Logica 'Cum sit nostra'*, *op. cit.*, p. 449 : 24-25 ; chez Guillaume de Sherwood, *Intr. in logicam*, *op. cit.*, p. 134 : 18-20.

<sup>19</sup> *Intr. in logicam*, *op. cit.*, p. 134 : 18-20.

<sup>20</sup> An. *Ars Meliduna*, extraits édités dans L. M. de Rijk 1962, p. 295.

<sup>21</sup> An. *Fallacie Parvipontane*, éd. L. M. de Rijk 1963, p. 563 : 12-15.

auteurs oxoniens que parisiens, mais aussi celle qui est le plus à même de nous aider à comprendre l'enjeu que la notion d'appellation représente.

Ce qui ne va pas de soi, dans la mesure où la principale difficulté que soulève l'appellation consiste à définir son rôle exact dans la théorie, à expliquer pourquoi celle-ci s'est dotée de deux outils de détermination de l'état référentiel du sujet. Il apparaît clairement qu'une partie de la réponse réside dans la relation privilégiée qu'entretient l'appellation avec les référents existants au moment de l'énonciation, elle-même issue de la conception particulière de la relation de nomination qu'incarne l'appellation, i.e. sa dimension attributive. Guillaume de Sherwood insiste sur cette particularité, en indiquant que l'appellation fonctionne bien en position sujet, mais pas en tant que le terme est sujet, alors que c'est en tant que le terme est prédicat qu'elle fonctionne en position prédicat<sup>22</sup>. L'appellation n'a clairement rien à voir avec le fait de placer quelque chose (terme, intellection, chose) sous une autre, ou même sur une autre – elle n'a rien à voir avec l'analyse de la construction syntaxique actuelle d'un énoncé donné, sauf dans le cas de l'attribution réelle d'un nom. Le lien entre attribuabilité et désignation des référents actuels est clairement mis en avant par l'auteur du *Tractatus de proprietatibus sermonum*, selon qui appeler c'est « assigner l'être à quelque chose » par le biais d'un verbe au présent, i.e. « convenir » à cette chose<sup>23</sup>. Ce lien de convenance, cette relation directe aux existants semble lui-même sous-tendu par une certaine conception de l'imposition – l'idée qu'elle correspond à un acte d'association d'un terme à des choses réelles<sup>24</sup>.

L'appellation est, de par son caractère 'attributif', en mesure de formaliser le lien d'un terme commun à ses référents existants et à eux seuls. La forme prédicative, et la prédication existentielle, assurent à

---

<sup>22</sup> *Intr. in Log., op. cit.*, p. 154 : 300-302 : *Sciendum etiam, quod terminus ex parte subiecti appellat suas res, sed non, secundum quod est subiectum ; ex parte autem praedicati appellat, et secundum quod est praedicatum.*

<sup>23</sup> *Tract. de prop. serm., op. cit.*, p. 722 : 22-24 : *Appellare est assignare aliquem. Unde terminus appellare nihil aliud est quam terminum convenire alicui, hoc est esse assignare alicui mediante hoc verbo presentis temporis.*

<sup>24</sup> Cf. à ce propos le commentaire d'un des Robert sur Pierre d'Espagne (*Ex Glosulis Roberti Anglici super Tractatus Petri Hispani*), éd. I. Rosier-Catach & S. Ebbesen 1997, p. 281.

l'appellation de pouvoir jouer ce rôle : la proposition « Socrate est un homme », de type « a est N », est vraie à condition que l'on supprime l'affirmation d'existence contenue dans le verbe<sup>25</sup>. Si l'on conserve cette affirmation, alors la phrase est vraie de tout ce que le prédicat nomme – ou plutôt : le prédicat appelle tout ce dont la phrase est vraie. Le caractère attributif de la relation appellative fonde sa limitation aux existants. Sa limitation aux existants, on le verra plus loin, justifie son rôle dans la théorie.

La différence entre l'appellation et la supposition est donc à la base une différence dans la façon dont elles délimitent, décrivent la référence des termes nominaux. La supposition, on l'a vu, pour la délimitation des supposita ne fait rien intervenir d'autre que les spécifications *a priori* de la supposition, l'encadrement par la signification d'une supposition 'naturelle' et l'éventuelle assignation aux présents (pour Sherwood et Bacon). Mais si la supposition se voit conférer une assise absolue, en l'occurrence une extension omnitemporelle ou limitée aux présents, qui en tant qu'extension est indépendante de toute intervention propositionnelle, elle n'a pour autant pas d'existence en dehors du contexte décrit : i.e. ce contexte, en tant que condition de réalisation d'une propriété, en constitue la seule appréhension. Elle intègre un impératif de placement syntaxique, pleinement justifié par son rôle de mesure de l'extension du sujet face à diverses influences sémantiques.

L'appellation, de son côté, dispose d'une appréhension de type 'fonctionnel' de sa délimitation initiale : l'appellation de « *homme* » est l'extension de « *homme* » en tant que les noms propres des membres de l'extension sont substituables à *x* dans la proposition « *x est un homme* ». D'une certaine façon cette dimension fonctionnelle assure à l'appellation une relative indépendance : en tant que description d'une relation sémantique elle n'a d'intérêt que considérée au sein d'une proposition, mais son principe même de fonctionnement n'intègre pas de prise en compte spécifique de son rôle dans la proposition. Soit, formulé sur le

---

<sup>25</sup> On peut à cet égard évoquer les analyses en '*esse essentielle*', '*esse confuse*' et autres stratégies visant à désamorcer les exigences existentielles du verbe « être » (cf. entre autres Guillaume de Sherwood, *Intr. in log., op. cit.*, ll. 364-367 ; *Syncategaromata*, éd. J.R. O'Donnell 1941, pp.70-71 ; Robert Kilwardby, *Commentarium in Sophisticos Elenchos*, Mss Cambridge Peterhouse 205 : 291rB-vA ; Paris, *Nat. lat.* 16619 : 18rB-vA (extraits dans Ebbesen 1986 : pp. 126-127) ; *Log. 'Cum sit nostra' op. cit.*, p. 450, 14-23 ; p. 451 : 22-24.

plan de la référence aux existants : on peut dire quelque chose des objets non-existants, qu'ils soient passés, futurs ou imaginaires, mais on ne les *nomme* pas – on peut en prédiquer quelque chose mais on ne les appelle pas. Il y a bien dans les phrases au passé et au futur supposition, puisqu'il y a un sujet et un prédicat. Mais la supposition ne s'enquiert pas de ce qui est nommé : elle pose une base, elle offre un moyen de délimitation et de prise en compte de la quantification, mais en un sens elle ne se préoccupe pas des objets, de leur présence, de leur absence. L'appellation, elle, le fait, puisqu'elle est leur nom – puisqu'elle leur applique leur nom.

Les deux principaux concepts descriptifs des phénomènes de variations, dont les conséquences sont mesurées par la supposition, sont la *restrictio* et l'*ampliatio*. Les deux s'intéressent aux mouvements du volume extensionnel, réduction ou accroissement, et peuvent intervenir à deux niveaux : (1) au sein du groupe sujet ou (2) en provenance du groupe prédicat vers le groupe sujet.

(1) Au niveau du sujet c'est le plus souvent la propriété sémantique principale du terme adjoind qui délimite l'extension du terme principal. Ce type de restriction ne peut s'effectuer qu'au sein d'un même groupe, en l'occurrence le groupe nominal sujet. C'est la règle, fondamentale, de l'unité positionnelle : dans une phrase comme « *homo est albus* » le sujet « *homo* » n'est pas restreint aux hommes blancs, il n'y a pas unité (puisque « *blanc* » est hors du groupe sujet). On peut l'expliquer par les conséquences qu'auraient l'acceptation d'une restriction extra-positionnelle, i.e. par la signification d'un terme prédiqué : « *homo est albus* » pourrait être paraphrasé par « *homo albus est albus* », et « *homo currit* » par « *homo currens currit* » – des tautologies. Pierre d'Espagne impose ainsi une véritable étanchéité sémantique entre sujet et prédicat<sup>26</sup>. Ce principe d'étanchéité se retrouve chez d'autres auteurs, oxoniens comme parisiens : Guillaume de Sherwood l'explicit<sup>27</sup>, L'auteur de la *Dialectica Monacensis* et Jean le Page le placent sur un plan cognitif, par le biais du principe d'intelliger : une unité comme celle du groupe nominal sujet correspond à une unité de concept, dont le noyau,

<sup>26</sup> *Tractatus*, op. cit., p. 201 : 10-12. Cf. aussi *Dial. Monac.*, op. cit., p. 618 : 8-9.

<sup>27</sup> Cf. *Intr. in logicam*, op. cit., pp. 164 : 438-166 : 454.



constitué par le nom principal, peut être intelligé *via* un terme adjoint<sup>28</sup>. Ce principe ne s'applique donc qu'aux relations intra-propositionnelles, dans le cadre de la constitution du concept correspondant au groupe nominal sujet. L'enjeu est dans tous les cas d'empêcher que restriction et vérification se confondent, *via* l'exigence d'une distinction forte entre influences intra-positionnelles et extra-positionnelles, en limitant les pouvoirs de ces dernières.

(2) Les phénomènes qui proviennent de l'extérieur de la position sujet et s'exercent vers elle sont de deux types : ils peuvent résulter du temps du verbe – on considérera qu'il s'agit d'une restriction si on ne part pas d'une supposition au présent, ou d'une 'traction' dans le cas contraire<sup>29</sup> – ou de l'intervention d'une modalité, voire d'un verbe aux propriétés spéciales – on considérera alors qu'il s'agit d'ampliation. Notons une différence entre ces deux familles de phénomènes, qui peuvent correspondre sur un plan extensionnel : l'influence temporelle est la conséquence de caractéristiques sémantiques propres à deux catégories lexicales précises (catégorie verbale, dans laquelle peut être ici incluse la catégorie adverbiale, et catégorie nominale, qui intègre les adjectifs). A *contrario*, ce qui amène certains termes à amplifier indépendamment du temps, c'est la possession d'une 'fonction ampliative' (*vis ampliandi*) : à la différence de la précédente, cette fonction n'est en aucune façon la propriété spécifique de certaines catégories<sup>30</sup>.

<sup>28</sup> *Dial. Monac.*, *op. cit.*, p. 618 : 20-21 & pp. 618 : 30-619 : 4 ; Jean le Page, *Appellationes*, *op. cit.*, pp. 232-233, § 24.

<sup>29</sup> Cf. Guillaume de Sherwood, *Intr. in log.*, *op. cit.*, p. 164 : 438-439. Guillaume considérant la supposition au présent comme la situation sémantique élémentaire, il ne parle pas de restriction, mais d'un déplacement qualifié de « *tractio* ». Notons que Roger Bacon refuse quant à lui catégoriquement tout dépassement de la supposition au présent – il sort donc ici de notre propos (*Summule dial.* I, *op. cit.*, p. 273 ). Cf. à ce sujet S. Ebbesen 1970 ; M. Fredborg 1981 ; H.A.G. Braakhuis 1985 ; A. de Libera 1991.

<sup>30</sup> Parmi les termes disposant de cette fonction on recense ainsi des noms (« *possibile* », « *necessarium* »), les adjectifs et les adverbes correspondants, d'autres adjectifs (« *opinabile* »), des participes (« *potens* », « *laudatus* »), et des verbes (« *potest* », « *laudatur* »). Cf. Lambert d'Auxerre, *Logica*, *op. cit.*, pp. 228-229.

*Supposition au présent et intégration des non-existants : les influences prédicatives et leurs conséquences extensionnelles*

Si l'on résume les points évoqués, on dispose dans la théorie de deux outils intervenant dans la description de la situation référentielle du sujet, la supposition et l'appellation, situation référentielle qui résulte pour son type de la nature de la détermination du groupe nominal, et pour son volume des phénomènes d'ampliation et, éventuellement, de restriction. La théorie des propriétés des termes semble en mesure d'assumer l'essentiel de l'analyse logique des énoncés en évaluant les conséquences des influences issues des différents membres de la proposition sur l'état référentiel du groupe sujet. Elle obtient ainsi l'accès aux conditions de vérité de la proposition, et peut déterminer les inférences possibles à partir d'elle, et vers elle.

Il apparaît clairement que la supposition prend en charge la quasi-intégralité de cette évaluation des conséquences : son caractère syntaxico-sémantique la prédispose à ce rôle. Celui de l'appellation en paraît d'autant plus réduit. Elle assure pourtant une fonction qui semble importante dans la perspective terministe telle qu'elle est exposée dans les Sommes, à savoir la relation aux choses existantes. A chaque fois que la théorie doit tenir compte de l'existence ou de la non-existence des *supposita*, l'appellation intervient<sup>31</sup> – la supposition détermine et délimite, elle n'est pas directement concernée par l'état des choses, et n'est pas équipée pour accomplir cette tâche. La proposition au présent constitue ainsi un champ d'action privilégié pour l'appellation : pas seulement parce que la supposition du sujet semble exactement équipollente de son appellation – avec l'idée que puisque l'appellation est là, autant s'en servir – mais surtout parce qu'elle représente la frontière entre existants et non-existants. Or, selon les auteurs terministes, cette frontière doit être franchie en plusieurs occasions. Certaines d'entre elles reposent précisément sur l'état existentiel des référents : seule l'appellation peut alors contrôler, et justifier, les passages vers la non-existence. D'autres possèdent leur propre principe justificatif. L'ensemble de ces opérations d'intégration de non-existants

---

<sup>31</sup> Cf. par exemple Roger Bacon, quand il s'interroge sur la possibilité d'avoir dans le même groupe de *supposita* des existants et des non-existants (*Summule dial.* I, *op. cit.*, p. 273).

peut être abordé *via* trois difficultés : 1/ la question de référence vide (et de la prédication de non-existence)<sup>32</sup> ; 2/ le statut des termes renvoyant au présent à des non-existants (« *tempus* », « *potens esse* ») ; 3/ le fonctionnement des contextes prédicatifs élargissant la vérifiabilité (ampliation). Ces trois types de problèmes amènent à développer respectivement trois attitudes : (1) l'extension aux non-existants en cas d'insuffisance d'existants, ce qui requiert d'avoir clarifié la nature de la relation entre la limitation de la supposition au présent et la référence aux seuls individus existants ; (2) la délimitation par une 'fonction-sujet' ; 3/ la délimitation par une 'fonction-prédicat'.

*Restreindre aux présents, supposer pour les existants.*

L'importance de la référence au présent, et les difficultés qu'elle soulève sont marquées par la *regula appellationum*, description de la supposition au présent qui fait intervenir au premier chef l'appellation. Cette règle est assez répandue chez les auteurs terministes<sup>33</sup> – une occurrence assez conventionnelle peut être trouvée chez Guillaume de Sherwood :

Terminus communis non restrictus habens sufficientiam appellatorum  
supponens verbo de praesenti non habenti vim ampliandi supponit tantum  
pro hiis, quae sunt<sup>34</sup>.

Le principe est clairement celui d'une délimitation de la supposition du sujet aux référents présents par le temps du verbe. Ce qui tend à confirmer l'hypothèse d'une équivalence stricte entre la supposition au présent et l'appellation – à crédibiliser l'idée que l'appellation intervient quasi-automatiquement quand le verbe est au présent. Pourtant il n'en va pas aussi simplement : l'acharnement à distinguer supposition au présent et supposition pour les existants – ou appellation – manifesté par certains

<sup>32</sup> Sur le traitement de la référence vide au Moyen Age, cf. S. Ebbesen & J. Pinborg 1970 ; S. Ebbesen 1970 ; H.A.G. Braakhuis 1977 ; 1981 ; P. O. Lewry 1981 ; A. De Libera 1981 ; 1991 ; K. M. Fredborg 1981 ; D. P. Henry 1984 ; S. Ebbesen 1986.

<sup>33</sup> *Logica 'Cum sit nostra'*, p. 450 : 28-31 ; *Dial. Monac.*, op. cit., p. 623 : 24-27 ; *Tract. de prop. serm.*, p. 723 : 28-31 ; Jean le Page *Syncategoremata*, éd. H.A.G. Braakhuis 1979, p. 242 ; Guillaume de Sherwood, *Intr. in log.*, p. 156 : 321-324. Si la règle de supposition au présent est systématique, tous les auteurs cependant ne font pas explicitement mention de l'appellation dans ce cadre, ainsi : *Intr. Parisienses*, op. cit. p. 372 : 3-11 ; Nicolas de Paris, *Summe Metenses*, op. cit. p. 459.

<sup>34</sup> *Intr. in logicam*, op. cit., V, p. 156 : 321-324.

auteurs retient l'attention. Il prend source dans certaines difficultés techniques liées à l'absence ou à l'insuffisance d'appellata. Lambert d'Auxerre<sup>35</sup>, et avant lui Jean le Page<sup>36</sup>, s'interrogent ainsi sur le statut de la phrase « *aliquis homo non est* ». En cas de supposition limitée aux existants, elle a pour sens « *aliquis homo qui est, non est* » : elle est simplement impossible, aussi antinomique que « *omnis homo est* » est dans ce cas tautologique. Or l'impossibilité de toute négation d'existence est difficilement acceptable.

Le principe d'une restriction aux existants s'apparente de fait à une violation de la règle d'étanchéité prédicative, avec fabrication subséquente de tautologies et d'antinomies. C'est du moins ainsi que Pierre d'Espagne l'entend :

Ad aliud autem quod primo obicitur, dicendum quod « *esse* » non restringit ad existentes, sicut nec hoc verbum « *currit* » ad currentes, quia nullum verbum restringit terminum sibi supponentem quoad suam significationem, sed quoad consignificationem, que est tempus. Unde non restringit ad supposita existentia, sed ad supposita presentia. (...) Et sic « *esse* » non restringit ad existentia sed ad presentia. Unde similiter « *non esse* » non restringit ad non existentia sed ad presentia, cum idem tempus sit utrobique, quod est causa restrictionis.<sup>37</sup>

Le refus de faire intervenir la signification du verbe « être » pour délimiter le sujet aux existants relève d'un principe intangible, indépendant du fait que pour la plupart des termes 'être au présent' et 'exister' sont équivalents. Pierre remarque que l'on trouve cependant des formes de termes communs qui sont présentes aussi bien dans les existants que dans les non existants : ainsi la forme signifiée par l'« *enuntiabilitas* ». L'argument en arrière-plan est donc double : outre le risque de tautologisation des énoncés si on accepte une restriction par la signification, il y a la nécessité de traiter des termes qui renvoient au présent à des choses qui n'existent pas. Ce sont des raisons similaires qui amènent l'auteur de l'analyse des *Sophismata Parisius determinata*<sup>38</sup> à rejeter l'interprétation du « *ad presentes* » de la *regula appellationum* comme une limitation *a priori* aux existants :

<sup>35</sup> *De appellatione, op. cit.*, p. 266 sqq.

<sup>36</sup> *Appellationes, op. cit.* pp. 228-229, § 13.

<sup>37</sup> *Tractatus, op. cit.* p. 206 : 27-207 : 8.

<sup>38</sup> *Sophismata Parisius Determinata*, éd. A. de Libera 1991.

Et per hoc patet quid est dictu terminum 'restringi ad præsentes'. Non enim est sensus 'ad præsentes', scilicet 'ad existentes actu vel simpliciter sub termino', nec 'ad præsentes', scilicet 'ad ea, qui in præsenti sunt supposita termini supponentis'. Et hoc satis apparuit in opponendo. Sed sensus est 'ad præsentes', scilicet 'ad ea, quæ apta nata sunt participare formam termini supponentis, sive illa sint sive non'<sup>39</sup>.

La notion de délimitation aux individus qui sont « par nature aptes à participer à la forme du terme supposant », parmi lesquels peuvent figurer des non-étants, fait appel à une aptitude naturelle limitée au présent. La suite du texte le confirme (« *Sed restringitur ad præsentia, scilicet ad ea, quæ in præsenti apta nata sunt participare formam termini* »<sup>40</sup>). La distinction entre supposition au présent et supposition pour les existants obéit donc à ce niveau à une exigence théorique : si elles sont d'évidence confondues dans les cas évoqués, on doit poser leur coïncidence comme logiquement contingente.

*Premier cas d'intégration des non-existants : les problèmes de la référence vide et de la prédication négative d'existence – la règle d'extension en cas d'insuffisance appellative.*

On peut sans risques dire que le verbe au présent de « *omnis homo est* » crée les conditions pour que la supposition de « *homme* » soit circonscrite aux hommes existants, en limitant la référence aux présents (ou, pour les deux oxoniens évoqués quelques paragraphes plus haut, en ne l'augmentant à rien d'autre). Une délimitation factuelle aux individus existants qui laisse en suspens des problèmes comme la référence vide et la prédication de non existence. On peut ainsi admettre que « *aliquis homo non est* » ne se paraphrase pas *a priori* par « *aliquis homo qui est, non est* », mais force est de constater que dans les faits, si le sujet est limité aux présents, il n'atteindra dans un monde sans hommes aucun référent : au lieu d'être impossible, il semblera alors dépourvu de valeur de vérité. Pour les énoncés niant l'existence comme pour ceux qui affirment quelque chose en l'absence de référents présents, il n'y a donc pas d'autre issue que de poser que bien que subissant la restriction au présent, ils ne sont pas nécessairement condamnés à supposer pour les seuls existants. La relation aux existants, parce qu'elle est non *a priori*

<sup>39</sup> *Sophismata Par. Det., op. cit., soph. « album fuit disputaturum », pp. 60 : 47-61 : 1.*

<sup>40</sup> *Soph. Par. Det., op. cit., p. 61 : 65-66.*

nécessaire, requiert plus nettement encore un outil qui la fixe et lui permette de servir de point de départ à l'appréhension des situations d'intégration des non-existants. L'appellation, dotée de la stabilité, de l'autonomie délimitative que lui apporte son caractère 'fonctionnellement défini', occupe une position privilégiée. Le cadre de son intervention (implicite ou explicite) est constitué par la *regula appellationum* et l'un des aspects les plus immédiats de cette intervention consiste en la clause d'extension aux non-existants en cas d'insuffisance d'appellata, qui complète chez nombre d'auteurs la *regula*. Lambert d'Auxerre en propose une version exhaustive :

Terminus communis substantialis vel accidentalis, non restrictus aliunde, supponens vel apponens verbo presentis temporis, non habenti vim ampliandi ex se vel ex alio, restringitur ad supponendum pro presentibus si habeat appellatum vel appellata. Si vero non habet appellatum vel appellata recurrit ad non existentia<sup>41</sup>.

La plupart des auteurs offrent une clause de ce type <sup>42</sup>. Ainsi Guillaume, dont on a cité plus haut la *regula appellationum*, précise :

Unde, si non sint tot appellata, potest terminus supponere pro non-enti, ut si sint tantum duo homines, haec est falsa : « *omnis homo est* »<sup>43</sup>.

On se souvient que le nombre minimal d'appellata requis est de trois, ce qui est assez habituel dans le cadre de la distribution universelle par « *omnis* », puisqu'en latin en dessous de ce nombre d'autres quantifieurs interviennent – on peut au demeurant s'étonner la présence de la quantification universelle dans une règle qui traite du phénomène de restriction au présent en général, pas seulement de la restriction d'un sujet universellement distribué. Dans la mesure où il n'y a pas d'hommes présents non-existants, la proposition est falsifiée par l'intégration d'un homme passé ou futur dans la supposition du sujet. Ce principe de repli sur les non-existants en l'absence d'appellata s'apparente à une règle de falsification de la proposition, dans la mesure où l'absence de vérificateurs dans la supposition du sujet ne peut falsifier une proposition, alors que l'intégration de falsificateurs à la supposition le peut.

<sup>41</sup> *De appellatione (Summa Lamberti VIII)*, éd. A. de Libera 1982, pp. 256-257.

<sup>42</sup> Cf. ainsi *Intr. Par. op. cit.*, p. 371 : 8-11, Guillaume de Sherwood *Intr. in log., op. cit.*, p. 158 : 339-341.

<sup>43</sup> *Intr. in logicam, op. cit.*, p. 158 : 339-341.

Cette règle soulève cependant un problème, qui réside dans le fait qu'elle pose que l'influence exercée par le verbe sur le sujet dépend de conditions extra-linguistiques, en l'occurrence la condition existentielle des roses ou des hommes. Cette difficulté est plus particulièrement évidente dans le cas de la clause exigeant au moins trois appellata, et le conditionnement de la supposition qui en résulte, ainsi que le remarque Jean le Page :

Modus supponendi terminorum non mutatur propter multitudinem rerum sed propter modum significandi et intelligendi diversum sive per alterationem eius vel remotionem<sup>44</sup>.

Si l'on dit « *omnis homo est* », le fait qu'il y ait plusieurs hommes ou un seul ne dépend que des choses : « *nulla vero <multitudo> est a parte significandi et intelligendi* »<sup>45</sup>. La supposition reste la même, puisqu'elle ne peut être modifiée qu'à partir des modes de signifier et d'intelliger. Jean pour autant partage le principe d'une extension aux non-existants en cas d'absence totale d'appellatum, *via* un principe de stabilité cognitive indépendant de la présence de *res*.

Le problème soulevé par Jean le Page mérite ainsi quelque attention : il consiste à demander comment on peut justifier un changement d'ensemble de *supposita* : un passage d'un ensemble délimité aux présents à un ensemble incluant des passés et, éventuellement, des futurs. La clause d'extension en cas d'insuffisance d'appellata ne fournit pas en tant que telle de règle logique qui justifie ce passage, elle renforce l'idée que celui-ci dépend de l'état du monde. On peut imaginer que cette règle d'extension aux non-existants dans des contextes de pénurie appellative se justifie par une sorte de principe d'instanciation progressive. L'idée est qu'en vertu de la règle, les vérificateurs sont cherchés d'abord parmi les appellata, selon une sorte de 'balayage' : dans le cas d'une quantification existentielle, dès qu'un vérificateur est trouvé, la recherche s'interrompt. Si aucun vérificateur n'est trouvé, le 'balayage' se poursuit parmi les *supposita* non-existants. Le principe devient plus difficile à tenir dans le cas d'une quantification universelle, puisqu'il semble que l'on doive considérer que la vérification est obtenue après une instanciation réussie avec tous les appellata – le passage aux non-existants étant alors évité. Et dans le cas où l'instanciation échoue, faute d'instanciateurs en nombre

---

<sup>44</sup> *Appellationes*, op. cit. p. 239, § 45.

<sup>45</sup> *Ib.*

suffisant, l'ensemble où ceux-ci sont puisés change pour englober les non-existants. Il y a alors falsification de propositions du type de « *un homme court* », i.e. dont le prédicat n'est pas appliqué à des référents non-existants. Si, de fait, cette 'modélisation' est quelque peu abusive – rien ne nous autorise à croire qu'un auteur terministe l'eut approuvée – au moins permet-elle d'illustrer le principal inconvénient de la clause d'extension aux non existants en cas d'insuffisance d'appellata, celui de lancer un processus de vérification avant la modification extensionnelle. Ce point est d'autant plus troublant que les auteurs ont par ailleurs soin de distinguer les 'strates' d'influences qui interviennent sur la situation référentielle du sujet, en les ordonnant et en les opposant nettement à la vérification<sup>46</sup>. Au XII<sup>e</sup> siècle l'auteur des *Fallacie Parvipontane* cherchait déjà à expliquer par des propriétés sémantiques du terme substantif ce franchissement brutal vers les non-existants :

Est autem huius <rei> ratio quod omnia appellativa inventa sunt ad uniendum, idest ut plura appellata sub eodem nomine uniantur. Si ergo contingat unum solum vel tantum duo appellari hoc nomine, evagatur terminus et ad ea que desierunt esse et ad ea que incipient appellari hoc nomine, utpote volens comprehendere plura illius nominis appellata<sup>47</sup>.

L'origine sémantique des noms appellatifs leur confère une sorte de propension unificatrice qui cherche par tous les moyens à se réaliser. Cela étant, on est porté à croire que cette propension n'est irrépressible que dans le cas d'une quantification universelle – on ne voit pas pourquoi le sujet de « *homo currit* » chercherait à s'étendre aux non-existants au prétexte que le monde de référence ne contiendrait qu'un seul homme. Et au delà, que la quantification soit universelle ou existentielle, le principe est celui d'une instanciation par étapes, qui pose la question de la justification du basculement de la première vers la seconde.

A ce stade le problème de la référence vide, au travers de celui de la falsification des universelles affirmatives et de la vérification des particulières négatives, se trouve donc partiellement résolu par le principe d'extension aux non-existants. L'appellation et les *appellata* se voient conférer un rôle essentiel, celui de frontière entre une situation élémentaire, celle de la référence à des choses qui existent – quand bien

<sup>46</sup> Nous reviendrons sur cette question dans les deux parties suivantes.

<sup>47</sup> *Fallacie Parvipontane*, op. cit. p. 563 : 26-31.



même cette référence est le résultat de la conjonction entre une limitation aux présents et une équipollence entre ensemble des présents et des existants – et une ouverture vers le monde des non-existants. Reste que le principe d'extension aux non-existants peut paraître arbitraire s'il est simplement posé comme le résultat d'une situation spécifique au niveau des *appellata*, s'il n'a d'autre rôle que l'intégration de falsificateurs pour les affirmations d'existence et de vérificateurs pour celles de non-existence. Des éléments d'évaluation du fonctionnement de cette intégration peuvent être trouvés dans l'approche en termes de 'fonction', qui permet d'associer la référence d'un terme au présent à des objets non-existants (comme « *tempus* », ou « *potens esse* »). D'autres résident dans le problème, apparenté, des énoncés dotés d'un prédicat 'ampliatif', qui sont vrais de référents non-existants.

*Deuxième cas d'intégration des non-existants : les termes liés aux présents non-existants – les solutions 'fonctionnelles' au sein du groupe-sujet.*

Une des façons de se soustraire à l'exigence d'existence peut consister à s'intéresser aux propriétés sémantiques de la position sujet : Pierre d'Espagne l'esquisse en indiquant qu'il faut paraphraser « *rosa non est* » non par « *rosa que est, non est* », mais par « *rosa presentialiter sumpta non est* »<sup>48</sup>. L'idée proposée ici par semble pouvoir se substituer au principe d'extension, dans la mesure où une opposition entre 'être' et 'être pris au présent' dans le cadre de la supposition du sujet offre la souplesse qui permet de résoudre partiellement le problème de la distinction entre présents et existants : ici s'il n'y a pas de roses, la phrase est néanmoins possible, et vraie, sans que soit remis en question le principe d'une restriction au présent. Un autre niveau intervient et le danger de tautologisation (ou d'antinomisation) systématique semble écarté.

Mais c'est à l'égard des termes liés au présent à des non-existants que les analyses approfondissent exploitent pleinement la distinction. Le problème est clairement posé l'auteur de la *Dialectica Monacensis*, qui s'interroge à propos de l'énoncé « *quicquid potest esse est* ». Il constate

---

<sup>48</sup> *Tractatus, op. cit.*, p. 207 : 19-21.

que dans la mesure où « *potens esse* » peut être véridiquement prédiqué au présent de l'Antéchrist ou de César. Donc, une fois en position sujet dans une phrase au présent, sa supposition englobe aussi bien l'un que l'autre. La phrase étant distribuée, elle est fausse, puisqu'elle prédique l'être de non-existants<sup>49</sup>. Cette approche est formalisée par Jean le Page et Lambert d'Auxerre *via* la distinction entre 'être actuellement' et 'être actuellement sous le sujet'<sup>50</sup>. Dans le cas d'une supposition avec un verbe au présent, il faut de fait faire la différence entre deux types de présence : une présence de la chose absolue et une autre en tant qu'elle est sous le sujet (« *una presentialitas rei absolute et alia presentialitas pro ut est sub subiecto* »<sup>51</sup>). On peut vérifier la présence d'une chose sous le sujet :

Dicitur aliqua esse actu sub subiecto de quibus vere predicatur subiectum per propositionem affirmativam de presenti. Et hoc modo est Antichristus actu sub hoc termino « *potens esse* », quoniam iste terminus « *potens esse* » predicatur actu de Antichristo<sup>52</sup>.

Ainsi en position sujet un terme suppose pour les objets dont il peut véridiquement être prédiqué au présent : « *potens esse* », quand il est sujet d'une phrase, se voit attribuer une supposition englobant au présent des non-existants, en vertu du fait qu'en tant que fonction il est vérifiable de tels objets. On peut ainsi simplement comprendre la supposition délimitée au présent par le verbe de « *homo* » comme le domaine (ou l'ensemble) constitué par tous les individus qui vérifient maintenant la proposition « *...est un homme* », en instanciant les « ... ».

On comprend mieux la spécificité de cette approche médiévale si l'on tente de suivre étape par étape le processus de délimitation de la supposition et de vérification de la proposition. Si on reprend le paradigme 'traditionnel', hors de toute distinction quant à la façon d'être actuellement, on peut aisément dissocier trois étapes :

(1) La première est constituée par la détermination du mode de supposer et la délimitation initiale de la supposition du terme : au sein du mode

<sup>49</sup> Log. 'Cum sit nostra', *op. cit.*, p. 624 : 14-26.

<sup>50</sup> Elle est aussi mentionnée par l'auteur de l'analyse du sophisme « *album fuit disputaturum* », dans le cadre des *Sophismata Parisius determinata*, pour être rejetée. A ce propos, cf. A. de Libera 1981; 1991; A. de Libera & I. Rosier 1997, pp. 64-65.

<sup>51</sup> Jean le Page, *Appellationes*, *op. cit.*, p. 236, § 34, Lambert d'Auxerre, *De appellatione*, *op. cit.*, pp. 262-263.

<sup>52</sup> Jean le Page, *Appellationes*, *op. cit.*, p. 236, § 34.

personnel elle est la prise en compte du domaine de référence, à savoir ici la signification de « *homo* ». Ce niveau de délimitation de la supposition a un caractère intrinsèque : que l'on admette ou non la supposition naturelle, la supposition en acte ne peut en aucune circonstance dépasser le cadre qui lui est assigné par la signification<sup>53</sup>. Ce cadre maximal est constitué par l'ensemble de tous les hommes existants et non-existants. La délimitation initiale peut être suivie, dans un deuxième temps de cette première étape, par une redélimitation interne à la supposition – restriction interne à la position sujet.

(2) L'étape suivante consiste en une nouvelle redélimitation consécutive à l'influence prédicative. En premier lieu intervient la délimitation par le temps du verbe, qui peut se voir, dans un deuxième temps, court-circuitée par un phénomène ampliatif.

(3) Il reste enfin à considérer l'énoncé dans son achèvement, en tant qu'il dit quelque chose de quelque chose – i.e. à prendre en compte sa valeur de vérité. Elle dépend normalement du rapport entre le champ d'application effectif du verbe et le couple type de supposition / champ des supposita.

Dans le cadre de la distinction évoquée, entre 'être actuellement' et 'être actuellement sous le sujet', l'étape temporelle de la délimitation s'insère au processus en œuvre dans la première phase : le verbe fournit le temps auquel doit s'effectuer le principe de délimitation interne au groupe sujet. Il ne s'agit donc plus d'une redélimitation restrictive par le temps, mais d'un conditionnement de la délimitation intra-positionnelle. La possibilité d'un tel 'encadrement' tient au caractère fonctionnel de la détermination de ce qui est actuellement sous – elle permet de fait d'appliquer la délimitation actuelle sur un plan logique, de façon indépendante des existants réels. Notons qu'il subsiste, *a priori*, l'étape de l'intervention ampliative. Il est tentant de l'insérer elle aussi au principe de délimitation, en considérant qu'elle supprime purement et simplement la contrainte temporelle : il n'y a cependant pas à notre connaissance de témoignage allant dans ce sens.

Cette description offre une possibilité de mieux distinguer entre supposition au présent et supposition pour les existants. Ainsi la

---

<sup>53</sup> R. Bacon constitue un cas particulier ici, dans la mesure où il refuse l'idée d'un cadre sémantique unifié dans lequel on prendrait en compte à la fois des étants et des non-étants (cf. R. Bacon, *Summule dialectices*, op. cit., p. 277).

supposition du sujet de « *potens esse est* », bien que restreinte au présent, intègre l'Antéchrist, homme futur, suppositum qui falsifie la proposition « *omne potens esse est* » : cette proposition ne peut être vraie que si tous les objets qui sont au présent sous le sujet existent actuellement. L'ensemble des supposita du sujet est plus large que l'ensemble des référents auxquels s'applique le prédicat, à savoir tous les membres de l'ensemble des supposita qui sont actuellement existants. Puisque la supposition est distribuée universellement, tous les supposita qui sont hors de ce sous-ensemble des existants sont des falsificateurs potentiels. Ce à quoi s'applique le prédicat n'est pas *a priori* ce à quoi il restreint : il restreint aux choses qui sont actuellement sous le sujet, et ici s'applique seulement à celles qui parmi elles existent au moment de l'énonciation. Ce qui est pris en compte ce n'est plus l'existence présente des objets dénotés, mais le caractère actuel de la relation sémantique du terme à ses supposita. Autrement dit : ce qui est présent ce n'est plus les supposita eux-mêmes mais leur délimitation.

*Troisième cas d'intégration de non-existants : la vérifiabilité étendue par certains prédicats – les solutions 'fonctionnelles' au niveau prédicatif.*

La distinction entre ce qui est réellement et ce à quoi peut être associé le terme a pour autre intérêt d'impliquer la possibilité d'une extension du champ d'application du verbe<sup>54</sup>. Le phénomène n'est autre que celui de l'ampliation, et il constitue un troisième cas d'intégration de non existants, qui prend source cette fois au niveau des propriétés du prédicat. Il répond à l'ambition de la théorie d'intégrer le constat que les propositions au présent comportant certains prédicats peuvent être vérifiées d'objets non-existants, i.e. d'expliquer pourquoi des propositions sont dotées d'une vérifiabilité étendue. Justifier cette extension ne va pas de soi, dans la mesure où l'influence sur l'extension du sujet vient directement du prédicat – les principes d'étanchéité évoqués plus haut rendent délicat la formalisation d'un phénomène qui consiste à transcender la limitation temporelle. Au delà de la simple assignation d'une *vis ampliandi* à une liste de termes arbitrairement

---

<sup>54</sup> Si par exemple on considère que X est un « *potens esse* », et qu'il n'existe pas actuellement, on a alors « *X est* » faux et « *X est potens esse* » vrai : ce qui revient à dire que « *est* », sous l'action de « *potens esse* », s'applique à d'autres entités que les seuls existants.

définie, certains auteurs cherchent à ancrer leur approche dans une analyse de la relation du prédicat au sujet, en proposant un autre principe de (re)délimitation. Il en va ainsi de la distinction qui opère au sein de la relation du prédicat au sujet, entre ‘être dit de’ et ‘être dans’ : le prédicat d’un énoncé comme « *homo currit* » est à la fois dans le sujet et dit du sujet ; celui de « *homo potest esse* » est seulement dit. On la trouve chez Jean le Page<sup>55</sup> et chez Lambert d’Auxerre, qui en explicite les conséquences :

Ad hoc dicendum est quod a verbo presentis temporis restringitur terminus communis ei supponens dum tamen verbum illud significet actum qui comparatur ad subiectum, de subiecto enuntietur et in subiecto sit ; si enim verbum tale sit quod significet actum qui de subiecto enuncietur non tamen in subiecto sit, non restringit sed ampliat, ut visum est supra. Ita similiter a verbo preteriti temporis et futuri restringitur, sicut dicetur infra<sup>56</sup>.

Il n’y a donc restriction – temporelle – par le verbe que si le prédicat ‘est dans’ et ‘est dit’. Sinon, i.e. ‘est dit’ mais pas ‘dans’, il y a ampliation. Si la présence de la chose du verbe dans le sujet est une condition de la restriction, il semble bien qu’il ne faille pas en déduire que le sujet est restreint à ce dans quoi est cette chose, sous peine de tautologisation. A la différence du précédent, ce principe s’applique à des substantifs dont les référents présents et existants sont confondus : pour eux la distinction « être/être sous » n’a pas de pertinence, ils ne sont susceptibles d’intégrer des non existants que dans deux cas, celui d’une insuffisance d’appellata et celui, que l’on vient d’évoquer, de l’influence d’un prédicat susceptible de trouver au présent des vérificateurs au delà des existants. Et l’idée qu’un prédicat qui est seulement ‘dit’ de son sujet amplifie celui-ci laisse penser que cette amplification s’effectue à ceux des référents auxquels la prédication est susceptible d’être applicable – sans préjuger de la valeur de vérité de la proposition. Il reste que cette distinction conserve un caractère arbitraire, la détermination de l’appartenance d’un verbe à la catégorie des « dits + dans » ou à celle des seulement « dits » requiert une compréhension sémantique du verbe, elle n’est dotée d’aucune règle formelle.

---

<sup>55</sup> *Appellationes*, op. cit., pp. 219-220, § 26. On la trouve par ailleurs mentionnée dans le cadre des *Sophismata Parisius determinata*, lors de l’analyse du sophisma « *Album fuit disputaturum* ». L’auteur ne la retient pas. (*Soph. Par. det.*, op. cit., p. 57 : 37-48).

<sup>56</sup> *De appellatione*, op. cit., p. 268.

Cette idée est développée par Guillaume de Sherwood, qui l'utilise au sein d'une appréhension globale de l'intégration de non-existants dans la supposition du sujet, regroupant ce qui pourrait ailleurs être considéré comme des phénomènes de restriction et d'ampliation. Guillaume propose ainsi une règle générale d'influence verbale qui, à l'image de l'approche de Jean le Page et de Lambert d'Auxerre, lie le volume contextuellement délimité du sujet d'une phrase au présent à l'applicabilité de la chose du prédicat :

Dicendum, quod verbum non restringit solum per significationem nec per consignificationem, sed per utrumque. Verbum ergo praesentis temporis cogit terminum supponere pro his, quibus praesentialiter potest sua res inesse. Unde cum res huius verbi « laudatur » praesentialiter insit non-existentibus, ampliabit terminum ad non existens. Et similiter hoc verbum « potest » et similia<sup>57</sup>.

A un niveau très général on peut voir cela comme une relation entre trois ensembles : (1) celui qui correspond à la supposition actuelle du terme (de façon privilégiée la supposition au présent), (2) celui qui est délimité par sa signification (ou à sa supposition maximale, en fait le cadre au sein duquel s'effectue la supposition en acte, qui la délimite), et (3) l'ensemble des objets auxquels le verbe peut s'appliquer – l'ensemble des vérificateurs potentiels d'un énoncé au présent dont ce verbe est le prédicat. L'idée semble être que si l'ensemble qui correspond au potentiel de vérifiabilité du verbe (3) excède celui de la supposition actuelle du terme (1), cette supposition est amplifiée, sachant qu'elle ne pourra jamais excéder le cadre de la supposition maximale possible (2) : c'est le cas de « *laudatur* ». Cette intervention de la signification du prédicat ne constitue pourtant pas une garantie de vérification, puisque la supposition étant déterminée, il faut encore trouver un homme digne de louanges. Si l'ensemble de la supposition actuelle et celui de la potentialité d'application sont équipollents, il n'y a pas de problème non plus. Mais dans le cas d'une supposition confuse, i.e. d'une quantification universelle, l'ensemble constitué par la supposition actuelle du terme ne doit pas excéder celui constitué par l'ensemble d'application du prédicat, sinon, comme dans « *omnis homo currit* », la phrase est falsifiée. Cela consiste en fait simplement à distinguer de l'inhérence actuelle l'*actuellement pouvoir être*, qui limite le niveau

---

<sup>57</sup> *Intr. in logicam, op. cit.*, V, p. 164 : 423-429.

d'intervention sémantique dû au prédicat, et permet ainsi d'éviter tout risque de tautologisation : « *laudatur* » n'amplifie pas la supposition à ceux qui ont été loués ou sont maintenant particulièrement dignes de louanges, mais à tous les hommes existants et non existants. Ainsi, une fois franchie, grâce au principe d'applicabilité, la frontière présente des existants, il n'y a plus de limite et les portes de la non-existence s'ouvrent en grand. L'absence d'un critère limitatif au delà amène la règle : tous, ou les seuls présents.

D'autres occurrences de ce type d'approche peuvent être relevées dans l'analyse de certains sophismata. Il s'agit plus particulièrement de ceux de type 'a-synchrone', qui sont constitués par toutes les propositions dont la vérité dépend de la non-synchronicité entre l'existence des référents et l'application du prédicat<sup>58</sup>. Le problème relève bien de l'intégration de non-existants dans la référence d'une proposition au présent, mais d'une façon assez particulière : il trouve son origine dans le fait que la désignation des référents du sujet s'effectue par le biais d'un terme qui renvoie à des supposita qui constituent autant de falsificateurs de la proposition. En imaginant qu'un terme commun soit considéré comme une fonction propositionnelle, cela revient à dire que la vérité de ces propositions dépend du fait que les référents vérifiant le sophisma sont précisément ceux qui ne vérifient pas cette fonction : dans le cas du sophisma « *impossibile potest esse verum* », les objets désignés par « impossible » sont des falsificateurs actuels de la proposition – ils le sont tant qu'ils vérifient la proposition « X est impossible ». Il s'agit donc de s'interroger sur la possibilité d'un décalage entre la désignation des référents par le sujet (comme porteurs du nom) et l'application du prédicat. La spécificité de cette problématique sémantique justifie que certaines analyses sophismatiques aient, assez exceptionnellement, recours à une approche en termes de conséquences sur la supposition du sujet, *via* la notion de 'potentiel de vérifiabilité'. On la retrouve ainsi de manière particulièrement explicite chez l'auteur (peut-être Kilwardby) d'une analyse du sophisma « *Impossibile potest esse verum* » :

Quid autem dicendum sit de alio problemate, quod postea quaerebatur, scilicet utrum hoc verbum 'potest' habeat virtutem ampliandi terminum sibi supponentem vel apponentem, patet ex praedictis quoniam non habet

<sup>58</sup> On recense ainsi des sophismata comme « *Impossibile potest esse verum* » ; « *Album potest esse nigrum* ». Des sophismata non-modaux peuvent intervenir, comme « *Album fuit disputaturum* », « *Laborans sanabatur* »...

virtutem ampliandi quoad modum supponendi ita quod faciat terminum pro pluribus supponere, sed habet virtutem ampliandi quoad redditionem veritatis in locutione, quia pro pluribus potest reddere locutionem veram terminus supponens vel apponens huic verbo 'potest' quam supponens vel apponens ceteris verbis quae tantum enuntiantur de ente. Et non solum habent virtutem ampliandi quoad tempora, quae(!) falso opinantur aliqui, sed habet virtutem ampliandi quoad supposita<sup>59</sup>.

On assiste donc au rejet explicite d'une ampliation définie comme une simple extension de la supposition du sujet (qui opererait par miracle, ou par une propriété du sujet), au profit d'une 'vérifiabilité' d'un énoncé comportant ce prédicat. Cette prise de position est exprimée encore plus brutalement par un autre auteur, dans le cadre de la résolution du même sophisma :

Omne terminus<sup>60</sup> indefinite sumptus indifferenter pro quolibet futuro tempore potest supponere pro quo potest reddere veritatem in oratione. Hoc etiam patet in quolibet termino communi<sup>61</sup>.

L'idée commune à ces différentes formulations est que le verbe étend ainsi à tous les vérificateurs potentiels la supposition du sujet. Pour « *homo laudatur* » le prédicat amplifie la supposition du sujet à l'ensemble des hommes qui, s'ils étaient vraiment louables maintenant, vérifieraient la proposition « *homo laudatur* ». Ce qui paraît circulaire mais ne l'est pas : on peut reformuler cela comme 'l'ensemble des hommes dont la louabilité peut être vérifiée' – qui n'ont aucune opposition temporelle à la louabilité. Autrement dit : les hommes, qu'ils existent ou non. Ici la quantification est existentielle, un seul vérificateur suffit à vérifier la proposition, sachant qu'on a le droit d'aller le chercher parmi les hommes morts. Dans le cas d'une quantification universelle, on a le devoir d'aller le chercher parmi les vivants, les morts et les pas encore nés (éventuellement). Cette approche met en jeu une sorte de propriété de vérifiabilité, selon une perspective qui, une fois encore,

---

<sup>59</sup> Texte établi par Sten Ebbesen, Ms Erfurt 4° 328 : f. 46rA. Je tiens à exprimer ici ma gratitude à Sten Ebbesen, qui m'a permis d'avoir accès à ses transcriptions, pour ce manuscrit comme pour le Paris, *Nat. lat.* 16135. Pour des précisions sur le manuscrit d'Erfurt et l'attribution ou non de la collection de sophismata à Kilwardby, cf. M. Grabmann 1940 ; pp. 41-45 ; H.A.G. Braakhuis 1979 (I), pp. 85-90 ; 1981, pp. 136 sqq. ; 1985, pp. 111-121 ; S. Ebbesen & H.A.G. Braakhuis 1997, p. 105.

<sup>60</sup> Ms : « tempus »

<sup>61</sup> Texte établi par Sten Ebbesen, Ms Paris, *Nat. lat.* 16135 : f. 31vB.



évoque le principe de la fonction prédicative. Il s'agit de définir un ensemble au sein duquel on doit trouver les vérificateurs : la supposition est l'ensemble des individus tels qu'ils remplissent la condition '*être un vérificateur potentiel*', c'est à dire qu'une fois instanciée par eux, la proposition globale est *susceptible d'être vraie*. Ou, selon une autre formulation, l'ensemble des individus tels qu'ils vérifient la proposition « ... *est un vérificateur potentiel de la proposition* '*homo laudatur*' ». On peut reprendre le découpage en étapes décrit plus haut<sup>62</sup>. Pour la proposition « *homo laudatur* » on a alors :

(1) La délimitation de départ est toujours du même type, par essence l'amplitude référentielle maximale possible, telle qu'elle est encadrée par la signification : le domaine suppositionnel. La délimitation interne à la position sujet répond elle aussi, à ce stade, aux principes décrits plus hauts. Rien ne nous interdit de la considérer de façon fonctionnelle, en indexant un temps au principe de délimitation.

(2) Une étape supplémentaire est constituée par l'intervention de l'influence prédicative dans les termes de la *vérifiabilité* du prédicat – à comprendre comme la vérification par les individus de la condition '*relever de la vérifiabilité*', i.e. '*être un vérificateur potentiel*'. Cette condition a le pouvoir de permettre à la supposition le franchissement de la barrière des existants, au présent.

(3) L'étape ultime consiste en la vérification, suivant le protocole évoqué plus haut.

De la même façon que l'intervention du temps pouvait s'insérer directement dans la délimitation interne du groupe sujet sur le mode prédicable de l'*être actuellement sous*, la délimitation externe par l'aptitude à être vérifié peut en principe être intégrée au processus de délimitation du groupe sujet pris dans son ensemble : elle amène l'encadrement temporel à tenir prioritairement compte de l'applicabilité du prédicat – plus exactement, l'encadrement temporel devient encadrement temporalisé de l'applicabilité du prédicat. Ce qui n'a d'intérêt que dans les cas où le champ de cette applicabilité dépasse l'encadrement temporel 'neutre'. Ainsi, si le prédicat verbal est « *laudatur* », on parle des hommes présentement loués, le prédicat délimite donc le sujet aux hommes présentement *louables*. En bref, des non existants, puisque les hommes louables maintenant peuvent être des

---

<sup>62</sup> Cf. pp. 18-19.

hommes morts : le présent reste le temps de l'évaluation de ce type de phénomènes. L'intérêt est que rien ne s'oppose à ce qu'au présent soit substitué un autre temps, comme le passé ou le futur – le fonctionnement doit être préservé. Cependant nous manquons d'attestation d'une utilisation effective à d'autres temps, sans doute parce que ça n'a guère d'intérêt pour la théorie : une redélimitation de ce type à vocation à intégrer des non-existants, elle n'a donc de valeur qu'à partir du présent. Il reste que ce type d'approche, appliqué au niveau du rapport du prédicat au sujet, ne permet pas de s'extraire pleinement du problème du recours à une interprétation : le potentiel de vérifiabilité, i.e la possibilité pour un verbe de s'appliquer ou non au présent à des non-existants ne peut s'établir autrement que par une vérification.

*Conclusion générale et évocation d'autres types d'approche des influences prédicatives : les analyses situées en amont des conséquences référentielles*

Les deux types d'approches décrits – celles qui s'appuient sur l'*être actuellement sous* et celles qui défendent une variante du *posse inhaere* – ont ceci de commun qu'elles proposent une détermination de ce qui déclenche la supposition pour les non-existants, les premières ne s'intéressant qu'à la délimitation issue des propriétés absolues du sujet, en accord avec le temps du verbe, ouvrant la possibilité d'une gestion de l'ampliation externe, les secondes intégrant les éléments d'une ampliation prédicative, sans exclure que les propriétés du terme sujet interviennent. On obtient avec cette dernière famille d'approches, outre une cohérence globale, l'occasion d'établir formellement le présent comme temps de référence : le principe d'évaluation s'effectue à son niveau, puisqu'il y a prise en compte au présent des non-existants, ce qui constitue bien une des exigences strictes de cette catégorie d'approche logique. L'objectif ici est de pouvoir rendre compte à la fois du caractère successif de cette sémantique des délimitations, et du rôle que peuvent jouer les procédures de type 'fonctionnel'. Assurément la notion de fonction est à nuancer : celles de variable libre vs liée, ou de saturation, semblent hors de propos au Moyen Age. On relève pourtant une volonté

de délimiter avec des outils basés sur la prédicabilité, la vérifiabilité – dans le cadre de l’instanciation de propositions déterminant des ensembles sémantiques. Le concept de fonction prédicative est *a priori* celui qui est le plus à même de rendre compte du rôle que jouent ces outils.

Au delà de cette nuance, il convient de remarquer que toutes les analyses des influences prédictives ne se font pas en termes de conséquences sur la supposition du sujet : il semble que ce type d’approche soit plus spécifique à la littérature summuliste. On mesure mieux cette spécificité quand on aborde quelques unes des autres possibilités formelles, que l’on trouve spécifiquement dans les textes plus ‘techniques’, comme les traités des syncatégorèmes ou les recueils d’analyses de sophismata. Ils tendent de fait à s’intéresser plutôt à la source de ces influences, à leur fonctionnement propre, en se positionnant au niveau des relations entre prédicat et proposition. On peut sommairement y distinguer deux tendances, qui s’appuient toutes deux sur le principe de la double détermination (composition et chose du verbe) pour traiter de l’action modale au sein du prédicat. La première catégorie appréhende la distinction selon le vecteur de la détermination modale, l’autre selon le niveau d’intervention de la composition

Le premier type d’approche consiste à distinguer d’une part une détermination par la modalité du verbe selon la composition et d’autre part une détermination selon la chose du verbe, ou l’acte, ou le prédicat. On trouve une description de cette distinction par l’auteur du *Tractatus Florianus de solutionibus sophismatum*<sup>63</sup> qui la présente sous la forme de la dualité entre déterminations du verbe *gratia compositionis* ou *gratia actus*. Il l’applique tout d’abord au sophisma « *omnis anima necessario est iusta* », puis à « *omnis homo de necessitate est animal* », « *anima Antichristi necessario erit* »<sup>64</sup>. . On trouve une description assez proche

---

<sup>63</sup> Anonyme, *Tractatus Florianus de solutionibus sophismatum*, éd. L.M. de Rijk 1988, pp. 121 & 123.

<sup>64</sup> Il convient de préciser que ces sophismata n’incarnent pas les mêmes types de difficultés sémantiques que ceux portant sur l’asynchronie entre sujet et prédicat. Respectivement, ils correspondent aux problèmes d’absence de référent, d’obligation de synchronie présente stricte (limitée), et d’obligation de synchronie future.

dans les *Abstractiones*<sup>65</sup> de Richard, à l'occasion de l'analyse du sophisma « *omnis anima est aliqua istarum de necessitate* », et chez Pierre d'Espagne, dans son traité des *Syncategoremata* se joint à ces auteurs pour utiliser la distinction dans le cadre de l'analyse du sophisma « *anima Antichristi necessario erit* »<sup>66</sup>.

Cette distinction, assez largement répandue semble-t-il au cours de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, est évoquée par plusieurs autres auteurs, qui la présentent soit comme une éventualité, soit comme une erreur. Ainsi dans le cas du sophisma « *Omnis homo de necessitate est animal* » l'auteur du *Tractatus Florianus*<sup>67</sup>, de même que celui de l'analyse du Ms Erfurt 328<sup>68</sup> la considèrent comme l'une des options. Il faut aussi mentionner Robert Bacon qui, dans ses *Syncategoremata*<sup>69</sup> la cite pour mieux la rejeter, en arguant du fait que « être » est le verbe élémentaire et le principe des autres verbes (*primum verbum et principium verborum*) : à la différence des autres il n'est pas constitué d'une composition et d'une chose du verbe. L'opposition entre deux déterminations défendue par certains est donc sans fondements. Cette distinction semble de fait suffisamment classique pour faire l'objet d'une question à part entière dans au moins deux textes, pour lesquels elle représente l'approche de référence, celle en regard de laquelle il faut se positionner : les *Syncategoremata* de Nicolas de Paris, qui d'emblée marque sa défiance envers cette perspective<sup>70</sup>, et le *Quoniam ignoratis communibus*, qui s'interroge sa pertinence pour l'analyse du sophisma « *Anima Antichristi necessario erit* »<sup>71</sup>.

Une autre possibilité consiste à ne pas se placer au niveau du vecteur de l'influence de la modalité (à savoir : la composition ou la chose du

---

<sup>65</sup> Texte établi par M. Sirridge et P. Streveler 1998, édition à paraître. Ma gratitude va aussi à M. Sirridge et à P. Streveler, grâce à qui j'ai pu prendre connaissance des *Abstractiones*.

<sup>66</sup> P. d'Espagne, *Syncategoremata*, éd. L.M. de Rijk 1992, p. 298.

<sup>67</sup> *Tractatus Flo.*, *op. cit.*, pp. 121-122, §§ 338 sqq.

<sup>68</sup> Texte établi par S. Ebbesen, Ms Erfurt, 4°328, f. 8vB : « *Aliter dicunt alii quod prima est duplex, haec sc. 'omnis homo de necessitate est animal' eo quod li 'necessario' potest determinare compositionem vel predicatum.* »

<sup>69</sup> R. Bacon, *Syncategoremata*, éd. H.A.G. Braakhuis 1979.

<sup>70</sup> *Syncateg.*, *op. cit.* p. 298.

<sup>71</sup> Texte établi par J. Sruyt, édition à paraître. Je remercie vivement Joke Spruyt de m'avoir donné accès au texte.

verbe), mais à se situer au niveau de la seule composition pour observer qu'elle comporte deux aspects, ou deux niveaux, et définir où intervient la détermination modale. On peut l'envisager de façon statique ou dynamique – où la composition est considérée comme un processus. Appartenant à la catégorie statique, le *Quoniam ignoratis communibus*, dans son traitement du sophisma « *Anima antichrist necessario erit* » s'appuie sur le niveau de détermination de la modalité : il oppose une détermination de l'inhérence dans sa totalité, prise en elle-même, et une détermination de l'inhérence en tant qu'elle est 'achevée' dans le prédicat<sup>72</sup>. Nicolas de Paris, de son côté, distingue deux interprétations de la composition, à propos de la modalité « *contingenter* »<sup>73</sup>. La distinction est un peu différente de celle du *Quoniam*, dans la mesure où plutôt qu'un principe d'achèvement dans le prédicat, elle oppose à la composition prise en elle-même une composition en quelque sorte en acte, qui agit effectivement sur les extrêmes. On trouve enfin une évocation similaire dans le Ms Erfurt 328, citée comme éventualité dans l'analyse du sophisma « *Omnis homo de necessitate est animal* »<sup>74</sup>. Cette dernière approche comporte une dimension chronologique, dans la mesure où elle tend à considérer la composition comme un processus que l'on peut prendre avant ou après son achèvement. Cet aspect chronologique est beaucoup plus flagrant chez Guillaume de Sherwood. Celui-ci représente la version 'dynamique' de l'analyse en termes de niveau d'intervention de la modalité : dans ses *Syncategoremata*, il développe une analyse à propos de la possibilité pour « *necessario* » d'être soit une *nota cohaerentiae*, soit une *nota inhaerentiae*. On en a une

---

<sup>72</sup> Texte établi par J. Spruyt.

<sup>73</sup> *Syncateg.*, *op. cit.*, p. 302.

<sup>74</sup> Texte établi par S. Ebbesen, Ms. Erfurt 4°328, f. 9rA : « *Propter hoc dicunt alii aliter, scilicet quod li « necessario » semper determinat compositionem, sed duplex est compositio. Quaedam enim est compositio quae consideratur in via uniendi extrema, et secundum quod li « necessario » determinat compositionem istam, sic propositio simpliciter falsa est, tunc enim li « necessario » determinat compositionem per quam extrema uniuntur ad invicem et tunc ponuntur termini actu, et tunc est sensus « omnis homo etc. » i.e. hoc predicatum quod est « animal » de necessitate inest homini, quod falsum est. Tunc enim sequitur quod animal sit necessarium, quod falsum est. Est autem alia compositio quae considerantur secundum quod respicit sua extrema actu unita, et secundum quod li « necessario » determinat illam compositionem, sic propositio vera est, tunc enim est sensus « omnis homo etc. » i.e. haec propositio « omnis homo est animal » est necessaria, et hoc verum est. »*

illustration avec l'analyse du sophisma « *contingentia necessaria sunt vera* » :

Et dicendum quod probatur secundum quod li 'necessario' est nota cohaerentiae ; improbatur secundum quod est nota inhaerentiae. Quando enim est nota cohaerentiae, significat quod forma praedicati et forma subjecti insimul sunt, et cohaeret<sup>75</sup> in aliquo supposito ; et sic stat subjectum quodammodo simpliciter et non pro hoc vel pro illo ; et patet quod sic probatur. Quando enim est nota inhaerentiae, significat quod forma praedicati necessario inhaeret alicui et<sup>76</sup> supposito subjecti et stat subjectum personaliter ; et patet quod sic improbatur. Et possumus dicere quod haec diversitas provenit ex hoc quod haec dictio « necessario » potest advenire huic compositioni postquam fuerit terminata ad hoc subjectum, et tunc attingit ipsum subjectum et facit ipsum subjectum stare quodammodo simpliciter, et sic est primus modus ; vel potest ei advenire prius, et tunc non attingit subjectum et erit secundum modus. Et significatur primus modus per compositionem hujus sermonis, secundum per divisionem. Significat enim compositio quod li necessario cadit supra totum, divisio quod non<sup>77</sup>.

Guillaume propose une distinction entre une détermination à un moment « *posterius* », qui intervient donc après que la composition a connecté le sujet, et qui donc atteint le sujet, et un moment « *prius* », c'est-à-dire avant que la composition ait effectué son œuvre et ait connecté le sujet, qui n'est alors pas atteint par la détermination. Dans le premier cas le sujet, atteint, tient *simpliciter* (en supposition simple), et la modalité est un signe de cohérence : le bloc [*contingentia vera*] se voit appliquer une modalité en quelque sorte supra-syntaxique, mais qui pourtant intervient pour modifier le mode de supposer du sujet – il semble que ce soit un des rares exemples où la supposition du sujet peut-être modifiée par un élément 'prédiqué' – ou en tout cas hors de la position sujet (en dehors de l'ampliation). Dans le deuxième cas la supposition est de type personnel, la modalité un signe d'inhérence et le bloc prédicatif [*necessario vera*] s'applique au sujet – et exige une vérification par tous les contingents présents et futurs. Il peut être intéressant de comparer cette approche avec le traitement du sophisma « *Contingentia necessario sunt vera* » par Hervé le Sophiste, dans ses *Abstractiones*. L'appréhension des modalités se fait par le biais de la proposition : « *quandocumque determinatio*

---

<sup>75</sup> *Cohaerent* ?

<sup>76</sup> *ut* ?

<sup>77</sup> G. de Sherwood, *Syncategoremata*, éd. JR O'Donnell 1941, p. 74.

*ponitur diversis determinandis, multiplex est <locutio>* » et présente en apparence un principe similaire à celui de Guillaume, mais aboutissant à la conclusion opposée : ici si la modalité intervient après, si donc elle ne modifie pas la composition (en accord avec Guillaume), la phrase est fausse<sup>78</sup>. Il n'est pas fait mention de cohérence ou de supposition sur un mode 'simple'.

L'image que l'on peut constituer de l'appréhension des influences prédicatives dans la logique terministe reste, à ce stade, assez sommaire : d'un côté une analyse des conséquences sur l'état référentiel du sujet des différentes influences répertoriées, qui culmine avec une prise en compte intégrée de celles-ci *via* une approche de type 'fonctionnel' ; et de l'autre une mise en exergue du fonctionnement de certaines de ces influences au niveau du groupe prédicatif, en quelque sorte *avant* qu'elles s'exercent sur la supposition du sujet.

### Références

Signes :

AHDLMA : *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Age*

CIMAGL : *Cahiers de l'Institut du Moyen Age Grec et Latin*

### Sources primaires

Anonymes

*Dialectica Monacensis*, éd. L. M. de Rijk 1967, in : *Logica modernorum. A contribution to the History of Early Terminist Logic*, vol II, 2 : *Texts and Indices*, Van Gorcum, Assen, pp. 453-468.

*Introductiones Parisienses*, éd. L. M. de Rijk 1967, in : *Logica modernorum. A contribution to the History of Early Terminist Logic*, vol II, 2 : *Texts and Indices*, Van Gorcum, Assen, pp. 353-373.

*Logica 'Cum sit nostra'*, éd. L. M. de Rijk 1967, in : *Logica modernorum. A contribution to the History of Early Terminist Logic*, vol II, 2 : *Texts and Indices*, Van Gorcum, Assen, pp. 413-451.

*Logica 'Ut dicit'*, éd. L. M. de Rijk 1967, in : *Logica modernorum. A contribution to the History of Early Terminist Logic*, vol II, 2 : *Texts and Indices*, Van Gorcum, Assen, pp.375-411.

---

<sup>78</sup> *Abstractiones*, éd. A. de Libera 1985, p. 224.

- Sophismata Parisius Determinata (collectio prima)*, éd. A. de Libera 1991, in : *César et le phénix. Distinctiones et sophismata parisiens du XIIIe siècle*. Scuola Normale Superiore, Pisa, pp. 25-141.
- Tractatus de proprietatibus sermonum*, éd. L. M. de Rijk 1967, in : *Logica modernorum. A contribution to the History of Early Terminist Logic*, vol II, 2 : *Texts and Indices*, Van Gorcum, Assen, pp. 703-730.
- Tractatus Florianus de solutionibus sophismatum*, éd. L.M. de Rijk 1988, in : *Some earlier Parisian Tracts on Distinctiones Sophismatum*, Ingenium Publishers, Nijmegen, pp. 49-140.
- Guillaume de Sherwood [William of Sherwood], *Syncategoremata*, éd. J.R. O'Donnell, *Mediaeval Studies* 3 (1941), pp. 46-93.
- Guillaume de Sherwood [William of Sherwood], *Introductiones in logicam*, éd. H. Brands & C. Kann 1995, Felix Meiner Verlag, Hamburg.
- Hervé le Sophiste, *Abstractiones*, éd. A. de Libera 1986 in : « Les Abstractiones d'Hervé le Sophiste », *AHDLMA* 52 (1986), pp. 163-230.
- Jean le Page [Johannes Pagus], *Syncategoreumata*, éd. H. A. G. Braakhuis 1979, in : *De 13de Eeuwse Tractaten over Syncategorematische Termen, I, Inleidende Studie*, Krips Repro Meppel, Nijmegen, pp. 184-246.
- Jean le Page, *Appellationes*, éd. A. de Libera 1985, « Les Appellationes de Jean le Page », *AHDLMA* 51 (1985), pp. 193-255.
- Lambert d'Auxerre, [Lamberto d'Auxerre], *Logica (Summa Lamberti)*, éd. F. Alessio 1971, La Nuova Italia Editrice, Florence.
- Lambert d'Auxerre, *De appellatione*, éd. A. de Libera 1982, « Le traité *De appellatione* de Lambert de Lagny (Lambert d'Auxerre) », *AHDLMA* 63 (1982), Paris 1982, pp. 227-285.
- Nicolas de Paris [Nicholas of Paris], *Summe Metenses*, in : L. M. de Rijk 1967, *Logica modernorum. A contribution to the History of Early Terminist Logic*, vol. II, 1 : *The origin and Early Development of the Theory of Supposition*, Van Gorcum, Assen, pp. 449-490.
- Nicolas de Paris [Nicolaas van Parijs], *Syncategoremata*, in : H. A. G. Braakhuis 1979, *De 13de Eeuwse Tractaten over Syncategorematische Termen, II : Uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoreumata*, Krips Repro Meppel, Nijmegen.
- Pierre d'Espagne [Peter of Spain], *Tractatus (called afterwards Summule logicales)*, éd. L.M. De Rijk 1972, Van Gorcum, Assen..
- Pierre d'Espagne [Peter of Spain], *Syncategoreumata*, éd. L. M. de Rijk 1992, E.J. Brill, Leiden.
- Robert l'Anglais [Robertus Anglicus], *Ex Glosulis Roberti Anglici super Tractatus Petri Hispani*, éd. I. Rosier-Catach & S. Ebbesen 1997, *CIMAGL* 67 (1997), pp. 240-288.



Roger Bacon, *Summule dialectices* I-II, éd. A. de Libera « Les *Summule dialectices* de Roger Bacon. I-II. *De termino. De enuntiatione* » *AHDLMA*. 53 (1986), 139-189.

### *Bibliographie secondaire*

- BRAAKHUIS, H. A. G. 1977, « The views of William of Sherwood on some Semantical Topics and their Relation to Those of Roger Bacon », *Vivarium* 15 (1977), pp. 111-142.
- BRAAKHUIS, H. A. G. 1979, *De 13de Eeuwse Tractaten over Syncategorematische Termen*, I : *Inleidende Studie*, II : *Uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoremata*, Krips Repro Meppel.
- BRAAKHUIS, H.A.G. 1985, « Kilwardby versus Bacon ? The Contribution to the Discussion of Univocal Signification of Beings and Non-Beings Found in a Sophisma Attributed to Robert Kilwardby », in : E.P. Bos (éd) 1985, *Mediaeval Semantics and Metaphysics. Studies Dedicated to L.M. de Rijk, Ph. D., On the Occasion of his 60<sup>th</sup> Birthday*, *Artistarium, Supplementa* 2, Nijmegen Ingenium Publishers, Nijmegen, pp. 111-142.
- BRAAKHUIS, H. A. G. & KNEEPKENS C. H., De RIJK L. M. (éds.) 1981, *English Logic and Semantics From the End of the Twelfth Century to the Time of Ockham and Burleigh (Acts of the 4<sup>th</sup> European Symposium of Mediaeval Logic and Semantics, Leiden – Nijmegen, 23-27 April 1979)*, *Artistarium Supplementa* 1, Nijmegen.
- DE LIBERA, A. 1981, « Supposition naturelle et appellation : aspects de la sémantique parisienne au XIII<sup>e</sup> siècle », *H.E.L.*, fasc. 3-1, pp. 63-77.
- DE LIBERA, A. 1982, « The Oxford and Paris tradition in logic », in : N. Kretzmann (éd.), 1982, pp. 174-187.
- DE LIBERA, A. 1991, « Roger Bacon et la référence vide. Sur quelques antécédants médiévaux du paradoxe de Meinong », in : J. Jolivet, Z. Kaluza & A. de Libera (éds.), *Lectio varietates, hommage à Paul Vignaux*, Vrin, Paris, pp. 85-120.
- DE LIBERA, A. & ROSIER, I., 1997, « Les enjeux logico-linguistiques de l'analyse de la formule de la consécration eucharistique », *CIMAGL* 67 (1997), pp. 33-77.
- EBBESEN, S. 1970, « Roger Bacon and the fools of his times », *CIMAGL* 3 (1970), pp. 40-44.
- EBBESEN, S. 1986, « The Chimaera's Diary », in : S. Knuuttila & J. Hintikka (eds.) 1986, *The Logic of Being*, Reidel, Dordrecht, pp. 115-143.
- EBBESEN, S. & PINBORG, J. 1970, , « Studies in the Logical Writings Attributed to Boethius de Dacia » *CIMAGL* 3 (1970) pp. 2-12.

- EBBESEN, S. & BRAAKHUIS, H. A. G. 1997, « Anonymi Erfordiensis (=Roberti Kilwardby ?) Sophisma TANTUM UNUM EST », *CIMAGL* 67 (1997), pp. 105-125.
- FREDBORG, K. M. 1981, « Roger Bacon on 'impositio vocis ad significandum' », in : H. A. G. Braakhuis & al. (éds) 1981, pp. 167-192.
- GEACH, P. T. 1962, *Reference and Generality*, Cornell University Press, New York.
- GRABMANN, M. 1940, *Die Sophismataliteratur des 12. und 15. Jahrhunderts*, mit Textausgabe eines Sophisma des Boethius von Dacien (*Beiträge zur Geschichte der Philos. und Theol. des Mittelalters*, Band 36, Heft 1), Münster i. W.
- KRETZMANN, N. & KENNY, A. ; PINBORG, J. (éds) 1982 *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Cambridge University Press.
- SCOTT, T. K. Jr. 1966, « Geach on Supposition Theory », *Mind* 75 (1966), pp. 586-588.
- WITTHEHEAD, A. N. & RUSSELL, B. 1910, *Principia Mathematica*, Cambridge.